

Le Groupe Esthétique ! : sa genèse, ses objectifs, ses références majeures, le ton et le style de ses actions

/ Suivons-le un moment. De 1905 à 1925, le romancier, essayiste et poète anglais John Cowper Powys parcourt les Etats-Unis, en gagnant son pain comme conférencier ambulancier. Il est au service d'une association pour la « propagation de la culture. » « Propager la culture » : cet objectif fait de Powys un don quichotte d'une efficacité et d'un sens pratique bien anglais ! Il n'usait en effet d'aucun détour lorsqu'il discourait d'un écrivain. Sur l'estrade, devant un public bigarré, il rejouait sur lui, carrément, ce que l'auteur qu'il faisait découvrir avait révélé de la vie de chacun. À travers son corps, les textes devenaient des gestes à vivre. Certes, chacun avait à mener son existence personnelle mais aussi à l'enrichir en s'incorporant Rabelais, Montaigne, Homère, Dante ou Shakespeare et bien d'autres ; leur atmosphère, leur rythme, leur style, leur pensée, leur *philosophie*, leur langue... C'est ainsi que Powys concevait l'apport de la littérature. Orateur-acteur, il faisait tournoyer ces mondes devant l'assistance ébahie. Il expliquait dans ses discours échevelés combien une culture ainsi mise en oeuvre nous faisait ressentir plus densément « le plaisir qu'il y a dans la vie elle-même », selon la formule de Wordsworth que Powys avait faite sienne ; un fer de lance.

C'est en ayant en tête cette énergique conception de la culture (mais aussi d'autres modèles que je citerai plus tard) que l'association « Groupe Esthétique ! » a été fondée. Elle a pour but, elle aussi, de « propager » une culture *vivifiante*, de rappeler opiniâtrement que la culture, c'est d'abord quelque chose qui enrichit la vie de chacun, de faire connaître des œuvres et des démarches qui vont dans ce sens... L'association entend développer diverses activités conçues pour se renvoyer les unes aux autres et se compléter : l'organisation et la conception d'expositions, la tenue de séminaires d'écriture et d'observation de textes littéraires, la participation à des colloques, la publication d'études, l'encouragement à des projets d'édition, la réalisation de documents audiovisuels, et enfin, la création d'une revue.

L'association se veut, disons-le, *combative*. Elle part de la question du rôle que l'intellectuel ou l'artiste (que nous sommes tous potentiellement ; appelés à « penser », à harmoniser, à embellir notre vie) peuvent jouer dans une société occidentale à dominante mercantile, qui fonctionne en exploitant toujours plus diversement le désir de ses citoyens, les « consommateurs », en les rendant de plus en plus passifs et dépendants. Dans une société où le pouvoir d'achat remplace le pouvoir être ; où, sans cesse renvoyés à des services, nous ne savons plus faire grand chose par nous-mêmes. Où, de plus en plus occupés par le virtuel, c'est le réel et le temps qui finissent par nous échapper... Rien de nouveau. Pourtant,

intellectuels et artistes ont la possibilité de mettre en avant d'autres façons de vivre, plus subtiles (et moins coûteuses...). Conséquence de cela, sur laquelle nous insistons : le contact avec les arts - c'est ce que nous croyons et souhaitons encourager - induit naturellement, *physiquement*, dans la personne, une attitude critique (du rejet à l'adhésion, en passant par toutes les nuances du jugement) par rapport au monde dans lequel elle vit.

Dans les années 1920, à l'époque où Powys déambule à travers les États-Unis, un poète fait cette observation qui paraît plus que jamais d'actualité : « Pour nos grands-parents encore, une « maison », une « fontaine », une tour familière, et même leurs habits, leur manteau, étaient infiniment plus, infiniment plus familiers, chaque chose ou presque un réceptacle dans lequel ils trouvaient de l'humain et en épargnaient. Aujourd'hui, l'Amérique nous inonde de choses vides, indifférentes, de pseudo-choses, *d'attrapes de vie...* Une maison, au sens américain, une pomme ou une grappe de raisin américaines, n'ont rien de commun avec la maison, le fruit, la grappe qu'avaient imprégnées les pensives espérances de nos aïeux. Les choses douées de vie, les choses vécues, *conscientes de nous*, sont sur leur déclin et ne seront pas remplacées. *Nous sommes peut-être les derniers qui auront connu encore de telles choses.* Nous avons la responsabilité de sauvegarder non seulement leur souvenir (ce serait peu de chose, et bien peu sûr), mais leur valeur humaine et larique (au sens des divinités du foyer). » Poète engagé - et tout art est engagé parce qu'il engage la perception de celui qui s'y adonne ou de celui qui le goûte dans des voies inattendues où il s'oublie avec bonheur pour se révéler à lui-même -, Rainer Maria Rilke, l'auteur de ces lignes, donne à sa poésie la mission de sauvegarder cette « valeur humaine », de faire *sentir* ce monde menacé au moyen d'une langue qui est la nôtre mais que nous n'avons jamais entendue comme cela... C'est dans cette optique que l'association aimerait aborder et montrer la littérature et les arts. Comme une protestation créative contre la vie conformiste, fonctionnelle et peu inventive à laquelle mènent trop souvent nos démocraties hautement civilisées. Parce que les arts, par la concentration qu'ils exigent tant du créateur que de celui qui les perçoit, *engagent* à et dans une vie plus ramifiée.

II Cette question de l'intervention adéquate (les surréalistes se demandaient comment intervenir dans leur société), je me la pose depuis longtemps et j'ai essayé dans mon parcours d'y donner des réponses. Est-il nécessaire de retracer ces années qui ont mené au *Groupe Esthétique* ! ? Éventuellement : cela peut donner quelques indications supplémentaires sur l'orientation, le ton (et le savoir-faire !) de l'entreprise... Sur son ancrage.

Avec une formation en philologie romane, comme on disait, et en philosophe, j'ai donné pendant onze ans des cours de littérature où, au fond, je m'interrogeais continuellement (sans me lasser) sur l'importance de la langue dans le développement de l'existence

personnelle et sur ce que les textes artistiques apportaient à la langue, au lecteur... à la langue du lecteur. S'ils ne s'intégraient pas profondément à la personne pour la faire sentir et penser mieux, ces textes ne m'intéressaient pas. Certains textes trop liés à une chapelle littéraire, à la mode d'un moment, à des courants de surface... me semblaient inutiles ; il fallait choisir. De même, certaines méthodes d'analyse qu'on enseigne à l'école me semblaient biaiser ou éviter la rencontre vivante (et toujours peu ou prou dérangeante) avec le sens ; ces méthodes occultaient le pouvoir premier des grands textes : nous parler au plus intime, remuer nos fibres, nous donner des *idées* pour la vie. Comme enseignant, il me fallait aller au plus pressant, à ces propositions de sens que nous faisaient les textes, dans une époque où la littérature est considérée par beaucoup comme un luxe inutile et la lecture, comme une perte de temps. Nous approchions les textes en observant attentivement comment, dans leur langue (chaque texte est un milieu linguistique particulier), un sens se composait, se fixait provisoirement, se nuancait. Un sens, un noyau thématique qui pouvait attirer chacun. Une problématique au cœur de chacun. L'amour, la nature, la présence d'autrui, la vie dans une société, le rapport à soi, etc.

Dans l'enseignement, on est au centre de la « propagation » dont nous parlions avec Powys. Et l'association voudrait s'adresser aussi et même tout particulièrement aux professeurs de ces « sciences humaines » dont l'utilité n'est pas immédiate et dont l'avenir est d'autant plus compromis... Il faut parvenir à dire simplement et sans détours en quoi les arts et les matières humaines sont essentiels à l'épanouissement d'une existence ; que le rôle de ces enseignants sans but lucratif est donc primordial et, dit avec retenue, au moins tout aussi important que celui des professeurs de marketing, de comptabilité, de merchandising, de « gestion des ressources humaines », de finance et autres matières traitées souvent de bonne foi avec prosaïsme voire cynisme, matières dérivées de l'économie, économie qui, comme le rappelle le sémillant économiste E. F. Schumacher, était encore bannie des cursus universitaires anglais à la fin du dix-neuvième, considérée comme « immorale » puisque basée sur le profit et l'exploitation de l'autre... C'est bien un économiste qui écrivait cela. Et dans ses ouvrages comme *Small is beautiful* ou *Good work*, il réfléchissait à une autre économie, qui se développerait en tenant compte de l'épanouissement nécessaire que l'homme doit trouver dans le travail, des équilibres naturels, des équilibres sociaux, de la dimension spirituelle. Cette philosophie de l'économie qui relativisait la primauté de cette matière et la replaçait dans le contexte des autres activités humaines, il l'appelait « métaéconomie. » Comme patron, Schumacher en appliquait les principes. Mais revenons à notre sujet : nous voulions dire que l'association, par sa défense d'une culture vivifiante, se soucie aussi de donner des armes aux enseignants de sciences humaines.

Pendant ces années de cours, me vint l'envie de faire rencontrer à mes auditoires des écrivains qui incarnaient ce souci d'avancer dans leurs textes comme ils avançaient dans leur vie, ou des chercheurs qui liaient la littérature à un projet de société. Je leur demandais de dire ce que la « création » pouvait signifier pour eux. Ce fut un cycle de trois conférences dans une Université d'un lointain pays. Leurs paroles incarnées, leur voix nous rappelaient et se mêlaient à ce que nous avions lu d'eux.

Plus tard, on me proposa de monter des expositions littéraires. A Bruxelles je puis ainsi présenter un écrivain et un philosophe poète. Ces expositions n'eurent que plus de rayonnement par les rencontres, les tables rondes et les émissions radio qui les entourèrent... Je concevais ces activités en revenant toujours à la volonté de départ de faire connaître des œuvres *efficaces* qui peuvent nous mener à une vie plus ample qui sommeillait en nous.

Finalement, j'ai eu envie de fonder une association (qui existe depuis le 1^{er} avril 2003) pour donner un cadre à ces interventions. Mais aussi pour fixer un peu le sens de ce travail, l'attacher au mot valise sur lequel je reviendrai plus tard : « esthétique ».

Certes, « il faut rester réaliste » et se garder (quelquefois) d'être naïf : il y a tellement de manifestations culturelles qu'elles ont peu de portée. En raison même de cette abondance, elles s'annulent, disait Marcuse. Peu importe, il me fallait fixer un cadre et donner du temps à quelques projets que je choisirais en toute liberté, qui me sembleraient beaux et même profitables pour la collectivité. Le tout tendu par un impératif dans le genre nietzschéen : il fallait transmettre de la façon la plus accessible l'« héritage » de sens que j'avais moi-même reçu. Avec conviction, mais aussi humour...

III L'association se place ainsi sous le haut patronage du facétieux philosophe qu'était André Dhôtel. Plus connu comme romancier, il enseigna pendant de longues années la philosophie, à sa façon, un peu sans façon... Il était aussi (ou d'abord ?) botaniste. De son observation du monde végétal, il tirait sa conception de l'homme : il le voyait perdu, aussi bien disséminé dans les paysages que des graines de chardon soufflées par les vents. Dans *Le vrai mystère des champignons*, Dhôtel, qui était aussi un mycologue transcendantal (ou avant tout ?), tire de son étude des champignons une... psychologie ! Les hommes sont pour lui aussi inconnaissables et changeants que le sont les champignons dont seules les aquarelles peuvent approcher la singularité... Une photo, précise-t-il, fixerait ce qui est proprement sans espèce définie : les champignons se développent comme ils l'entendent et il faut bien reconnaître que les traités de mycologie qui veulent leur donner des règles se contredisent tous ! Il convient en outre de transférer ces considérations à l'homme. D'un

patient examen de la nature, Dhôtel tire le doute malicieux qui fait l'atmosphère de ses écrits.

Ainsi, comme nous le disions, si toute entreprise culturelle est radicalement relativisée, perdue dans la pléthore d'activités de ce type, elle l'est encore plus par ce que la nature nous suggère ... L'imprégnation progressive d'un ciel d'hiver à l'aube par une irisation chaque jour d'une palette unique et imprévisible pourrait bien réduire à agitation inutile les phénomènes culturels... En même temps - ne craignons pas la contradiction -, les tableaux de Friedrich nous re-montrent l'aube ; de Bosschère le rebelle, debout à l'aurore sur son banc vermoulu, dans son jardin de La Châtre, décrit en peintre la succion de la nuit par le jour et ce relais : le retrait de la faune nocturne, le lent réveil des animaux du petit matin... Les champignons ne sont vraiment connus ou se doivent de rester justement inconnus, grâce à l'aquarelle... Bref, éternelle dialectique : Culture rappelle parfois Nature aux hommes qui, nous le savons bien, l'oublie... Nature annihile une culture inutile...

IV Beaucoup d'intellectuels, de chercheurs (et qui ne cherche pas ?), d'artistes ont une conception assez proche de la culture et s'emploient dans leur coin à la diffuser. C'est bien heureux. Mais pourquoi ne pas faire une revue qui rassemblerait des communications de chercheurs, et des témoignages d'artistes pour affirmer, rendre plus ferme, cette vision « pratique » de la culture et des arts ?

Multiplier les bons exemples en quelque sorte. Issus d'horizons variés.

Chorégraphes, photographes, peintres, architectes, cinéastes, musiciens, écrivains ... L'art du mouvement, vivre dans un corps, découvrir ses potentialités, montrer comment l'habiter. Découper certaines perspectives dans le spectacle qui nous est offert tous les jours par la vue, imprimer l'éphémère sur la pellicule, donner sens à un instant qui sinon se perdrait, attirer l'attention sur ce que l'on oublie de voir. Aménager un lieu d'habitation, le penser dans un milieu. Les rythmes du temps, les harmonies que nos oreilles expérimentent toujours dans l'attente d'un avenir en partie surprenant, en partie prévisible : la musique comme la vie. Notre langue qui évolue, se fait de jour en jour plus fine et subtile à percevoir les nuances. Danse, photo, peinture, architecture, musique, écriture approfondissent ce que chacun d'entre nous vit.

Et nous voudrions accueillir aussi dans la revue ces scientifiques qui conçoivent leur travail comme devant éclairer la vie de chacun et en cela, par une méthode différente, rejoindre le but que l'on peut attribuer aux arts. Pensons à des personnalités comme le généticien

Albert Jacquard ou les botanistes Francis Hallé, Pierre Lieutaghi et Jean-Marie Pelt. Au médecin hennuyer Louis Delattre qui, naguère, mettait sa science médicale au service des vertus du potager et du verger ! Et décrivait dans ses livres savoureux, le bienfait de chaque légume et des différents fruits... À une romancière comme Élixa Brune qui est aussi astronome ou à un journaliste comme Alexandre Wajnberg, chimiste qui, ébloui par le miracle de la lumière, le transmet en un long poème... Ces « scientifiques » quittent leur champ expérimental pour écrire et se mettre au service d'un art de vivre. Ce sont pour nous des aventuriers de la pensée qui influencent par leurs recherches la vie quotidienne des gens et rendent plus beaux et autonomes nos gestes quotidiens.

Et, justement parce que c'est la préoccupation majeure de notre époque et que les médias les plus écoutés font preuve dans ce domaine d'une unilatéralité peu réfléchie et superficielle, nous aimerions aussi traiter d'économie et inviter des économistes qui ont un projet de société qui dépasse l'angoisse quotidienne devant les taux de croissance. Il faut rappeler les travaux d'Ernst- Friedrich Schumacher, présenter opiniâtrement ceux de René Passet, de Riccardo Petrella, de Philippe Van Parijs, de Pierre Waaub ...

Pour revenir aux artistes, nous voudrions, par exemple, montrer comment, à partir d'un travail de commande tel un album de mariage, Jean-Marie Lecomte, photographe à Louvergny (Ardennes) parvient, par son art de la vision (petits moments à l'écart des solennels portraits fixes et complétant ceux-ci, noir et blanc, mouvement...), par sa maîtrise de la technique, comment donc il parvient à revisiter un genre combien figé et à donner à un couple comme le début de son histoire, comme une genèse. Comment à partir de la commande d'une société agricole, il réussit à composer pour une usine anonyme, une identité, une vie touchante, par des photographies inattendues qui montrent toutes les ramifications de son activité ; pas uniquement faire de la publicité, mais donner sens en trouvant des perspectives qui n'avaient pas été exploitées. Faire un monde de ce qui était à peine vu auparavant, par un travail de l'image.

À Bordeaux, un atelier de jeunes architectes emmenés par Raphaël Santamaria conçoit des maisons à budget modeste. Cependant, l'implantation, l'orientation, les besoins particuliers du client, le rapport dynamique du futur édifice avec la configuration naturelle du terrain à bâtir sont longuement étudiés, sans oublier le choix des matériaux. Nous aimerions faire connaître cette application concrète de la « géopoétique » de Kenneth White à l'art d'habiter.

La danse contemporaine revisite le corps et ses potentialités, part d'une conscience intime des forces du corps, de ses équilibres. Nous pensons par exemple au « body mind centering »,

centrage corps-âme qui veut développer cet abandon régénérateur à la vie organique, une méthode progressive pour réhabiter de l'intérieur notre propre corps, pour développer une conscience musculaire, sanguine... Cela concerne tout un chacun.

Peintre et écrivain, Jean-Claude Pirotte a commencé par regarder attentivement ses peintres préférés, à vouloir faire sienne l'essence de de Staël, de Rouault ou de Permeke avant et en même temps qu'il peignait ; son regard d'écrivain est à jamais marqué par la composition picturale et l'art des lumières...

Peter Szendy compositeur et théoricien s'est appliqué à une histoire de l'écoute : une sorte de phénoménologie de ce qui nous arrive quand nous écoutons de la musique ; ce qu'elle développe en nous, cette attention aux sons à venir...

Luc Rémy réalise un film sur les vibrations sonores qui emplissent et creusent l'espace, en particulier la présence traditionnelle des multiples tintements de cloches ; recherche d'un passionné s'il en est, comme celles qu'effectue le photographe des arbres, Benjamin Stassen, sur l'importance et la place de l'arbre dans les sociétés, au cours des différentes époques.

La voix bien connue et, attendue, de Gérard de Séllys a toujours imposé sur les ondes un modèle de société exigeant. Journaliste de fond et travailleur infatigable, il aurait beaucoup à dire sur l'art de vivre en société...

Barbora Glocková, historienne de l'art et conservatrice du patrimoine en plein cœur de la Slovaquie, pourrait rappeler la subtilité des techniques de construction traditionnelles et l'importance du temps consacré à leur apprentissage ; pourrait évoquer la signification pour chacun de la piété qu'une école de peinture aussi ancienne que celle des maîtres gothiques de Rimini avait réussi à exprimer.

Quelques exemples parmi bien d'autres démarches que nous aimerions faire connaître...

V Dans ses conférences, Powys s'adressait à un public très large. C'est également notre intention. Pour ce franc tireur qui s'exprimait hors institution et hors mode, la culture ne se limitait pas à des objets d'étude pour savants, à un domaine réservé aux spécialistes, ou à un joli divertissement offert par la civilisation des loisirs (et quand ils en auraient le temps) aux besogneux condamnés au travail obligatoire... La culture devait aider chacun à vivre. Son propos n'était ni compliqué ni simplificateur, plutôt emporté par une nécessité intérieure, par le travail passionné de la complexité. Parce qu'il se méfiait de l'académisme comme d'un savoir non-vécu ou non-senti et qu'il se savait snobé par les snobs, il se disait volontiers

« charlatan » de la culture. Un bonimenteur montreur de merveilles... possibles. (Ainsi, anecdote, devant un auditoire guindé, pour faire sérieux, il endossait sa toge de Cambridge (il était de formation classique). Il savait bien qu'Oxford était parole d'évangile outre-atlantique, mais aussi que son assistance avertie n'y verrait que du feu ! La malicieuse supercherie faisait son effet placebo... jusqu'à ce que la néanmoins respectable toge ne soit animée des premiers soubresauts inquiétants d'un conférencier en transe.

Pour l'association et sa revue, doit toujours se poser la question de l'accessibilité de ce « gai savoir » qu'elle veut promouvoir. Il faudra varier les formes : entretiens écrits et enregistrés, recours à l'image et renvoi à des expositions et à des rencontres vivantes, écrits utiles et agréables à lire, servis par une mise en page qu'on voudrait réfléchie... Ce qui nous paraît essentiel, c'est que ce type de revue ne s'adresse pas à un public spécialisé mais qu'il puisse toucher quiconque aimerait vivre au mieux son passage sur terre... Tout simplement.

VI Le Groupe Esthétique ! veut donc servir une conception de la culture que nous pouvons encore préciser en évoquant une série d'auteurs et de textes majeurs qui sont comme des modèles ou des références. La liste n'est pas exhaustive, ni arrêtée. Nous voudrions qu'elle soit périodiquement retouchée et complétée.

« La culture n'est pas une fin. La culture est une nourriture, parmi d'autres, une richesse malléable qui n'existe qu'à travers l'homme. L'homme doit se servir d'elle pour se former, non pour s'oublier. Surtout, il ne doit jamais perdre de vue que, bien plus important que l'art et la philosophie, il y a le monde où il vit. » Cette définition de Jean-Marie Gustave Le Clézio, sortie de son essai *L'extase matérielle* (32), Powys, ce « vivifier » (selon le mot de D. H. Lawrence, son contemporain), cet homme habité et vitalisant, rayonnant un art de vivre, aurait pu l'avoir écrite dans son essai à lui : *Le sens de la culture*. Pour eux deux, la vie perceptive, hors cadre, la vie intime et solitaire de l'homme, à tout moment sollicité par les appels des choses extérieures, se trouve enrichie par ce que les cultures peuvent lui suggérer : « La vie personnelle étant liberté et surpassement, et non pas accumulation et répétition, la culture ne consiste en aucun domaine dans l'entassement du savoir, mais dans une transformation profonde du sujet, qui le dispose à plus de possibilités par plus d'appels intérieurs. » (*Le personnalisme*, 124). Cette citation est du père du personnalisme, Emmanuel Mounier. Il n'a pas de l'homme une vision statique mais le conçoit en un développement continu. Les éléments de la culture le touchent comme des incitations, des suggestions, des stimulations qui lui permettent d'accroître ce qu'on appelle son « pouvoir-être », de développer des potentialités que la rencontre avec une toile ou avec un espace architectural autrement imaginé ou avec un rythme encore inouï... ranime en lui.

La conception, avancée par Nietzsche, d'un enseignement et d'un savoir visant à renforcer l'élan vital appuie aussi cette vision de la culture.

« Permettez-moi pourtant de dire qu'à mon avis, il existe un vaste champ de science qui nous est encore complètement fermé. Je veux parler d'une science développée d'un point de vue vital, établie sur les données d'une expérience vivante et d'une sûre intuition. Appelez-la science subjective si cela vous plaît. » (*Fantaisie de l'inconscient*, 10). Méconnu, souvent considéré comme « dépassé », D. H. Lawrence a consacré son existence errante à ce projet de « science ». Dans une œuvre qui a pris diverses formes : poésie, roman, essai, il a élaboré une anthropologie et une psychologie originales qui partent d'une attention au corps et aux centres de conscience primordiaux qui y siègent pour, à partir de là, relativiser les activités exclusivement intellectuelles, envisager le rapport entre les sexes et, conjointement, l'importance, dans l'épanouissement individuel de chacun, d'un projet volontaire, que l'on s'évertue de réaliser hors de soi, un projet porteur de monde et, comme il le dit, « merveilleux ». Selon le mot de Melville repris plus tard par Kenneth White, Lawrence était un « héros ontologique ». S'ouvrir à un Être toujours plus dense ou intense est proprement « héroïque »... Il a beaucoup voyagé, à la recherche de sociétés qui auraient favorisé l'existence d'un homme épanoui : un homme encore relié à l'univers en une circulation continue, comme sanguine. Il s'intéresse aux Étrusques, aux Sardes, étudie les anciennes religions du Mexique, où il s'installe pour un temps.

VII Ce que fera aussi Jean-Marie Gustave Le Clézio, intrigué par la vie moins sophistiquée, plus élémentaire de ces « peuples pauvres », attiré aussi par une forme d'art qui prend place dans la vie quotidienne, jusqu'à colorer, de façon éphémère, les peaux des corps (*Hai*). Il ne s'agit pas d'un simple primitivisme ; plutôt, d'un intérêt pour des vertus négligées par les civilisations sophistiquées.

Les premiers récits de cet écrivain, comme *Les Géants* ou *Terra Amata*, effectuent ce qu'on pourrait appeler une remise en mythe de nos sociétés industrialisées. Un rapport fondamental au cosmos, au soleil destructeur, à l'air léger du sud, mais aussi aux lumières terribles des néons dans les galeries commerciales... revient fonder nos villes modernes : curieux alliage d'archaïque et de moderne dont les effets semblent pourtant, dans ses romans, salvateurs. Le Clézio y exprime un sens pour le Cosmos et le Tout indifférencié, préalable à tout jugement de valeur, une présence au sein de laquelle les choses ne sont ni bonnes ni mauvaises mais sont, un point c'est tout. Où les choses sont en conformité à ce qu'il a appelé l'« extase matérielle ». Cette extase, c'est la projection de chacun hors de soi vers et dans n'importe quelle matière : un rocher, la fumée ondoyante d'une cigarette ou

encore, les relents de crème solaire sur une plage à Nice ! Cette acceptation, cet accueil sans conditions, qui dans ses récits est libératrice et devient une possibilité d'existence, c'est peut-être de ses contacts avec les « peuples pauvres » que Le Clézio l'a ramenée pour la transmettre et l'adapter aux villes modernes...

C'est aussi dans les premiers Le Clézio qu'on trouve une narration d'un style inhabituel, qui appelle le lecteur à se « libérer » des pièges de la cybernétique... Récits prophétiques qui mettent en scène des personnages qui trouvent leur bonheur très simplement, dans la contemplation « extatique » des choses les plus anodines. Les désirs compliqués et collants créés par la publicité reculent... C'est en écho à ce genre de texte que le Groupe Esthétique ! voudrait célébrer ceux qui peuvent ainsi *nous libérer*. Ceux qui nous rendent plus autonomes, ceux qui transforment nos gestes quotidiens, le plaisir qu'on prend à les accomplir : la revue parlera volontiers d'auto-construction, d'artisanat, de gestes rituels (comme la composition artistique et religieuse d'un bouquet japonais), d'alimentation, de jardin et de culture, d'économie domestique, de pratique des arts... De la culture des gestes quotidiens devenus beaux et simples.

VIII Revenons à Lawrence : « Romans et poèmes sortent spontanément de la plume. Puis on éprouve le besoin d'une attitude mentale logique envers soi-même ou les choses en général, et l'on tente d'abstraire, de ses expériences d'écrivain et d'homme, quelque principe défini. Romans et poèmes constituent une pure expérience passionnée. Les philosophies « poly-analytiques » [Lawrence reprend ici l'appellation qu'un critique un peu perdu avait fini par trouver pour désigner ses essais, assez inclassables, il est vrai !] sont des inférences que l'on induit par la suite.

D'ailleurs, il me semble que l'art même dépend étroitement d'une philosophie, ou, si vous préférez, d'une métaphysique. Métaphysique et philosophie peuvent n'être affirmées nettement nulle part et demeurer inconscientes chez l'artiste. Pourtant c'est une métaphysique qui gouverne les hommes d'une époque donnée : ils la comprennent plus ou moins, mais surtout ils la vivent. Les hommes vivent et voient selon un point de vue qui, lui aussi, comme une plante, tantôt s'épanouit et tantôt se dessèche. Or, ce point de vue existe encore comme idée dynamique ou métaphysique, c'est même ainsi qu'il existe en premier lieu. Puis il se déploie en vie et en art. Notre point de vue, notre croyance, notre métaphysique deviennent aujourd'hui d'une minceur terrible, et notre art s'élimine, lui, jusqu'à la corde.

Nous n'avons pas de futur ; ni pour nos espoirs, ni pour nos buts, ni pour notre art. Tout est devenu gris et opaque.

Nous devons déchirer du haut en bas le vieux voile d'une philosophie, découvrir à quoi notre cœur croit vraiment, après tout, ce qu'il désire vraiment pour le prochain futur. Et nous devons mettre cela en terme de croyance et de connaissance. Ensuite nous repartirons de nouveau pour l'accomplissement dans la vie et l'art. » (*Fantaisie de l'inconscient* 15). D. H. Lawrence a élaboré ce que l'on peut appeler une « œuvre-projet » qui est une réponse à son époque (il naît en 1885 meurt en 1930). Une tentative téméraire de revivifier la croyance majeure, l'idée maîtresse d'une époque ; ce qui lui attirera beaucoup d'ennuis, soit dit en passant... Avec sa simplicité, son assurance, sa vigueur et sa familiarité pleine d'humour, il précise comment il conçoit une circulation entre les différentes formes (poésie, fiction, essai) qu'il donne à sa recherche, formes qui après tout ne font que renvoyer aux différents moyens dont disposent un homme ou une société pour se réfléchir. Il y a une quête similaire dans ce long poème sur les figuiers qu'il compose lors de son séjour en Sicile (*Oiseaux, bêtes et fleurs*), dans ses descriptions attentives et tendres des fresques mortuaires d'Étrurie (*Promenades étrusques, carnet de voyage*), dans les scènes de son roman mexicain où il imagine une religion archaïque sur le point d'être réinstaurée (*Le serpent à plumes*) ou dans ses pages sur la croissance des enfants (*Fantaisie de l'inconscient, essai*). Dans ces différentes œuvres ou, mieux, dans ces *langues*, suis-je tenté d'écrire, aux densités, étalements et intensités variables, se retrouve une tentative commune : renouer avec une qualité de vie qu'il découvre par exemple chez les Étrusques et énonce ainsi : « La conception d'un cosmos vivant, aux myriades d'ardeurs confuses, et cependant équilibrées. L'homme, vauté là dedans, et qui se débat, qui s'efforce vers une seule chose : la vie, toujours plus de vie. Faire entrer en lui le plus possible de cette étincelante vitalité que contient le cosmos. Là est le trésor. La religion enseignait que l'homme, par une ardente attention, en exerçant toute sa subtilité et toutes ses forces, pouvait intensifier la vie en lui, devenir de plus en plus vivant, étincelant, jusqu'à rayonner comme un dieu. Lorsqu'il s'était entièrement réalisé, il se passait au vermillon comme la gorge de l'aube... » (*Promenades étrusques*, 103).

Installé depuis plusieurs mois à Scandicci près de Florence, Lawrence avait entrepris en mars 1927 un court voyage d'étude dans la région des tumuli étrusques. Un an auparavant, à Londres, il effectuait des recherches en bibliothèque. Sur le terrain, il examine une à une les fresques des chambres funéraires, à moitié effacées. Plongées répétées dans les souterrains des nécropoles de la Maremme, suivies de remontées à la surface, avec une intuition toujours plus stabilisée de la mentalité archaïque étrusque qu'il croit encore discerner dans les traits, la démarche, la timidité faunesques du berger velu qu'il voit entrer dans l'auberge où, attablé pour le soir, il goûte un fromage de brebis ...

Ce qui sous-tend toute son œuvre, c'est un « projet » unifié, « merveilleux » selon le qualificatif qu'il n'hésitait pas à prononcer, jamais arrêté, une recherche passionnée qui fouille toujours plus profondément dans les tréfonds de l'homme.

IX Ce genre de conception artistique nous paraît un modèle de démarche particulièrement suggestive et stimulante pour le lecteur. Stimulation dans le sens où il est confronté dans la lecture avec une langue qui questionne et cherche à formuler des dimensions profondes de l'homme. L'extrait cité plus haut en est un exemple. Il constitue un morceau de choix, une condensation de la pensée, mais pas d'une pensée coupée des choses. Il condense une méditation qui s'arrête provisoirement sur ces mots, sur cette composition de mots que le lecteur assimile, oui, presque comme un aliment. Quel est le travail dans le corps de ces mots si signifiants ? Personne ne peut le dire. Mais lire et relire ces passages particulièrement denses modifie l'énergie, le tension des tissus, constitue un corps renouvelé et tourne, oriente le lecteur différemment dans son accueil de l'extérieur, quand il perçoit les myriades de choses qui l'atteignent chaque jour. L'écrivain Jean-Pierre Otte essaie de décrire cette nutrition littéraire dans son récent essai intitulé : *La littérature prend le maquis*.

X La tension homogène d'une œuvre aux formes multiples, nous la retrouvons chez le poète, essayiste et prosateur franco-écossais Kenneth White. Une démarche de poète-penseur dans la tradition de l'émulation poésie-pensée que le philosophe Martin Heidegger avait tant célébrée. Autre point commun de White avec Lawrence : son cheminement part d'un pessimisme énergique, comme en témoigne la devise qu'il a choisie (et qui est aussi le titre d'un essai de Powys) : « in spite of » : « malgré ». Malgré un environnement culturel bien peu encourageant. Dans une première phase, Kenneth White opère une « culturanalyse » : un examen sans concession de la culture contemporaine. Il arrive au constat alarmant qu'à proprement parler, il n'y a plus de culture, si ce terme signifie, approximativement, la création par une société de ressources de sens qui permettent à chacun de vivre toujours plus densément son rapport à la terre et à un monde commun. Deuxième phase, pôle solaire de sa démarche : aussi téméraire que Lawrence, cet « intellectuel » (il tient à assumer ce titre qui pour lui n'a rien d'élitiste, mais ne se porte pas à la légère, exigeant tout de même un labeur concentré !) cet intellectuel se lance dans une exploration tous azimuts des cultures mondiales, présentes et passées ! Il y cherche des auteurs qui peuvent accroître notre potentiel vital, et montre en quoi ils y parviennent. Poètes, hommes de sciences, romanciers, naturalistes, musiciens, danseurs, etc. se croisent et se rejoignent dans ses essais qui sont comme des cheminements où se croisent des perspectives qu'on pouvait penser éloignées (*La figure du dehors* ou *Le plateau de l'albatros*). Le souci de clarté de Powys ou de

Lawrence se retrouve dans les itinéraires culturels de Kenneth White : se faire comprendre, même et surtout, si on a des choses complexes à dire.

« ...Une science développée d'un point de vue vital, établie sur les données d'une expérience vivante et d'une sûre intuition. » Cette conception du savoir qu'énonce Lawrence, si associée à cette qualité de présence au monde, l'Écossais la montre à l'œuvre dans le récit de ses voyages-découvertes (Japon, Ecosse, Ardèche, Bretagne, Calédonie), au fil des pages de ce qu'il appelle ses « récits-errances » (*Lettres de Gourgonel, La route bleue...*). Et la forme qui, selon lui, rassemble le plus finement son expérience « géopoétique », c'est la poésie (*Le grand rivage, Atlantica*).

Cette façon de concevoir la connaissance est assurément un point de référence pour le « Groupe Esthétique ! »

XI Autre climat ou paysage de pensée, liant l'art à l'existence : les penseurs qui ont réfléchi, à la suite du philosophe Martin Heidegger, aux conséquences sur la personne, de la « rencontre » avec les œuvres d'art.

Le terme de « rencontre » ne semble pas exagéré. Mikel Dufrenne consacre une longue étude à ce qu'il appelle les « objets esthétiques » : ces choses étonnantes produites par toutes les civilisations, qui se distinguent des objets usuels, ne semblent servir à rien, mais qui nous parlent, nous touchent et nous provoquent. Ces œuvres d'art, qui exigent des humains une attention tout aiguisée par le silence songeur qui entoure leur apparition, Dufrenne les appelle des « quasi-sujets », tant elles semblent avoir leur vie propre qui échappe toujours à la connaissance, au regard ou à l'écoute, des quasi-sujets, tant elles semblent signifier quelque chose, à la manière des humains, quand nous les « rencontrons » et passons un peu de temps avec elles.

Un autre philosophe, Raphaël Céliis, écrit que ces objets qui s'adressent à nous, nous permettent d'expérimenter dans la présence et la perception, quand nous sommes face à eux, ou mieux, avec eux, ce que notre vie, limitée par nature, ne nous permet pas toujours de vivre. Elles augmentent notre « pouvoir-être ».

Ces auteurs sont imprégnés de phénoménologie ; une philosophie plus descriptive que systématique, qui, part prudemment du doute, commence par un questionnement sur la possibilité même de « comprendre » les choses de diverses natures, les choses si différentes de nous, qui nous entourent. Une philosophie qui s'applique à l'objet que nous percevons en tant qu'il est singulier, unique et en tant qu'il est un « phénomène » singulier, soit quelque

chose qui apparaît dans des conditions chaque fois différentes et dans une dynamique entre celui qui perçoit et cela même qui est perçu. Philosophie qui essaie, malgré ce doute, de formuler l'« essence » de ce phénomène, de ce qui apparaît, des choses qui nous arrivent, à tous les instants du temps, chacune selon ses propres règles, chacune à sa façon, avec son style toujours unique.

Et l'œuvre d'art est l'une de ces choses qui nous environne, particulièrement complexe et énigmatique. Qu'est-ce que cette confrontation avec l'œuvre d'art - cette expérience, cet exercice de la perception -, « ouvre » à la personne dans son existence « originaire », au niveau du premier contact qu'elle a avec le monde, contact qui donne le ton, accord ou désaccord avec l'ambiance, avant que ne viennent le travail de la perception ordonnée et celui de la réflexion ? Du fait des moyens par lesquels elle nous touche et nous remue, l'œuvre d'art densifie l'accueil de cette première présence, l'ouvre à des harmoniques plus subtiles. C'est à ce niveau que l'œuvre nous parle et nous transforme et c'est ce que ces chercheurs étudient et tentent de montrer.

Jacques Garelli décrit la structure en mouvement des poèmes, la manière dont le sens s'y forme et s'y reforme de vers en vers, aussi mouvant que le sens que nous donnons à ce qui nous arrive dans la vie. Il emprunte au modèle de la thermodynamique quand il avance que le poème est comme un système métastable constamment en nouvelle phase d'individuation, constamment à trouver un équilibre qui ne s'avère que transitoire.

Les recherches d'Henri Maldiney font se croiser le monde des arts et la psychothérapie phénoménologique. Ses essais citent souvent en exergue une phrase qu'il reprend au psychiatre Ludwig Binswanger qui l'avait lui-même empruntée à Sören Kierkegaard : « car il faudrait savoir ce que peut vouloir dire être un homme ». Les recherches de Maldiney repartent toujours de cette question qui concerne chacun, on en conviendra, et qui s'accorde bien avec le projet de Lawrence dont nous parlions plus haut. Ses œuvres décrivent le subtil équilibre psychosomatique de chacun d'entre nous, en contact, en accord ou en désaccord, selon une mesure toujours particulière, avec les atmosphères qu'il traverse et avec lesquelles il compose. Et pour lui, l'art nous permet d'avoir l'intuition, de sentir comment se déploie l'humain. C'est la perception des tableaux qui requiert toute son attention. Il y voit le modèle de la constitution progressive d'une perception, toujours mouvante et dynamique : depuis un « être-perdu » dans les couleurs et les formes, le premier contact avec un style et un rythme, la dynamique des formes visibles sur la toile, leur composition particulière qui résulte de la luminosité variable des tons, des contrastes des couleurs, de leurs textures, de la pâte, des manières dont les couleurs ont été étendues, de toutes les techniques mises en œuvre, toutes les ressources de l'art particulier d'un peintre et

d'une de ses toiles ; tout cela déclenche la reconnaissance progressive d'un monde dont le spectateur ne résout cependant jamais l'énigme. Le monde de la toile reste toujours autre et nous laisse à distance, même si le spectateur attentif et pris par la peinture recrée presque les gestes d'engendrement de l'artiste. La présence aux tableaux se joue comme notre présence originare à un paysage qui nous perd d'abord mais qui devient progressivement « monde », par l'échange circulatoire continuuel entre notre intériorité et son extériorité.

XII Voilà qui a peut-être été un peu long ... J'ai voulu faire se croiser quelques conceptions de la culture (Le Clézio, Lawrence, Mounier, Nietzsche et Powys et White) avec des écrivains qui mettent en œuvre ce que l'on pourrait appeler un « projet lyrique », une ample idée directrice, une idée sensible, une intention qui ne se laisse jamais déterminer, qui échappe à la maîtrise stricte, une philosophie de la vie que ces écrivains-chercheurs remettent sans cesse sur le métier parce que la vie qu'ils choisissent de mener les pousse à nuancer, à retoucher constamment leur réponse (je pense à Powys, Lawrence, Rilke, Dhôtel, White). Avec de tels auteurs, le lecteur peut penser qu'il est en de bonnes mains... Enfin, de façon plus pointue, il me semblait important d'évoquer cette orientation philosophique si attentive à l'enracinement corporelle de la pensée et qui rapproche les formes de l'art des formes de l'existence.

Nous avons conçu un document qui commente ce mot-valise « esthétique », qui circonscrit l'objet de notre entreprise. Ce mot peut paraître académique et nous nous défions de l'académisme... Reste que c'est un mot-valise et que le saint patron des mots-valises, après tout, c'est Rabelais (à qui, soit dit en passant, Powys a consacré une biographie) et au nom de Rabelais, c'est à nouveau un grand appétit de vie qui revient.

« Esthétique », ce second « h » : un bricolage presque imperceptible pour rappeler l'intrication de l'esthétique et de l'éthique, l'émulation réciproque de l'art et de l'existence et encourager cette stimulation mutuelle.

Esthétique comme relation vivante et active aux oeuvres, relation qui a lieu quand celui qui sent et perçoit rencontre la toile, la pièce musicale, le texte, la photo, le film, la sculpture, le bâtiment, etc. D'abord, une première approche toute physique, toute corporelle : le « sentir » : un contact avec un milieu étranger. Puis, une ébauche de perception se dessine et le jugement sensible commence à s'exercer. Dans cette acception, le mot « esthétique » rejoint son étymologie, retourne à l'« aïsthésis » grecque, la sensation. En présence de la toile par exemple. Parcourir ce milieu aussi complexe qu'un paysage nouveau dans lequel on est avant tout perdu, distinguer – remarquer et différencier : il s'agit là du jugement sensible - ce qui compose ce phénomène, cette chose qui apparaît : techniques mises en oeuvre, pâte, traits, points ; associations, dynamique, harmonie singulière des couleurs ; formes, plans, composition d'ensemble... Percevoir comment à partir de ces « moyens » sensibles apparaissent des significations.

Remettre à l'honneur les vertus de cette rencontre (qui se fait antérieurement à toute approche externe de l'oeuvre, historique ou sociologique...) avec un objet qui sort de l'ordinaire et dont le sens ne se donne pas. Celui qui perçoit ne le saisit jamais tout à fait, mais l'aborde progressivement et successivement, avec prudence (cette attitude qui consiste à suspendre, retenir ou relancer continuellement le jugement quand il est confronté au singulier, à ce qui n'apparaît tel qu'une seule fois mais touche celui qui perçoit et lui parle : l'oeuvre, mais aussi le visage de l'autre, le monde commun, le paysage quotidien...), celui qui perçoit ajuste constamment sa « compréhension », son entente très mouvantes, en revenant toujours au « milieu » de l'oeuvre. Comme s'il retrouvait, à vrai dire, le cheminement de l'artiste.

Rappeler combien cette expérience est importante, parce qu'elle nous rend plus sensibles dans la vie quotidienne à des aspects que l'oeuvre a exprimés. L'oeuvre : chose hors du quotidien qui rejaillit sur la vie de tous les jours, parce qu'elle affine l'exercice de notre jugement. Nous voilà dans l'éthique. En son sens originel : art, tout sensible, tout

« esthétique »... de séjourner au monde ; avec soi et les autres : la nature et la société. Le discernement à l'œuvre dans la rencontre avec l'objet d'art prépare, marque et approfondit le jugement qui sera porté, passager et perfectible, dans la vie. Il le rend plus subtil, plus sensible aux nuances, aux dissonances, aux accords, aux atmosphères... des situations du monde. À celui qui aura formé son jugement à percevoir le poétique dans la langue, à apprécier les collusions inattendues de mots qui recréent du sens, beaucoup de discours dominants ou considérés comme importants paraîtront dénués de signification... Familier de l'accueil que l'altérité des œuvres exige de lui – en présence de ces choses, la relation habituelle de maîtrise s'inverse : l'homme est dérouté - celui qui se dispose ainsi à participer aux œuvres, souhaitera alors, autour de lui, une autre socialité.

Il s'agit donc de repenser à l'« éducation esthétique » de l'être humain, comme le faisait le philosophe. De concevoir l'engagement perceptif (dans le sens où l'on s'engage sur un chemin inconnu au risque de s'égarer) que demande l'œuvre comme le prélude et l'incitation à un engagement plus dense dans une vie quotidienne que nous recomposons alors avec un jugement sensible de même nature.

« Sur terre, il n'est pas de mesure pour l'homme » écrivait le poète : elle est à inventer pour chaque situation singulière qui se présente à nous.